

Livres

Autor(en): **Bugnion-Secrétan, Perle / cc**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **70 (1982)**

Heft [3]

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LIVRES



Françoise Chandernagor
Jacques Prévot

Mme de Maintenon par elle-même

Les pages ambiguës de Saint-Simon sur cette femme « fatale, trop et si malheureusement fameuse » ont marqué l'image qu'en donnent les livres d'histoire. Mais, comme le dit Claude Dulong, cette historienne qui vient de réhabiliter Anne d'Autriche, « la misogynie n'épargne même pas l'érudition ».

C'est aujourd'hui une autre femme qui nous restitue une Mme de Maintenon plus vraie, plus femme, plus amusante, plus grande que celle de Saint-Simon. A remarquer que celui-ci n'a probablement jamais vu son modèle, n'étant pas assez bien en cour pour cela, et de toute façon il n'est arrivé à Versailles que trente ans après que Françoise d'Aubigné soit devenue la femme de Louis XIV.

Elève brillante de la prestigieuse Ecole Nationale d'Administration, Françoise Chandernagor s'est demandée comment une vieille bigote avait pu conquérir le cœur d'un roi de 34 ans dont les maîtresses peuplaient la cour. On avait oublié avec Saint-Simon que Mme de Maintenon avait alors 38 ans, qu'elle était belle et intelligente, et que le roi avait su distinguer ses qualités profondes. Il l'appelait « Votre stabilité » parce qu'il avait trouvé en elle une personnalité sur qui s'appuyer au milieu du tourbillon et des intrigues de la cour.

Ayant lu les nombreux mémoires des familiers de Mme de Maintenon et surtout les 4500 lettres qui subsistent de l'immense correspondance de la marquise, F. Chandernagor a profité d'un congé de maternité au Conseil d'Etat pour y écrire un livre*. Elle s'est si bien identifiée à son sujet qu'elle donne à sa biographie la forme de mémoires apocryphes, peignant la vie de son héroïne à la fois du dedans et du dehors.

Mme de Maintenon se raconte avec lucidité, sensibilité, humour (qui l'aurait cru ?), ne cachant rien de l'extrême pauvreté de son enfance, des misères de son mariage avec Scarron, de ses années en milieu libertin, de son « appétit de la vie » et des honneurs, alimenté par les frustrations de sa

jeunesse, ni des « dégoûts » qui lui inspirait parfois son royal époux. Et l'on peut suivre, dès les années de la maturité, sa quête — fut-elle jamais assouvie ? — d'une foi qui aurait alimenté ses actes de dévotion,



la seule face qu'aient connue ses détracteurs. Une vie où la réalité dépasse la fiction la plus romanesque, allant de l'époque bouillonnante qui précède l'ère classique, jusqu'à la période la plus brillante du règne, puis à sa décadence. Trois quarts de siècle vécus, vus, racontés pour une fois par une femme.

L'allée dite du Roi, qui a donné son titre au livre de F. Chandernagor, c'est à Saint-Cyr l'allée au bout de laquelle Louis XIV attendait parfois Mme de Maintenon pour la ramener à Versailles. Pourquoi Saint-Cyr ? Parce que Mme de Maintenon, qui n'avait jamais eu d'enfants, en a toujours eu la passion. Elle s'est toujours entourée d'enfants, en a élevé personnellement plusieurs, d'orphelines ramassées au bord d'un chemin aux enfants naturels de son frère et à ceux adultérins du roi. Comme le disait Louis XIV, « elle était folle d'éducation ». Ayant souffert d'en manquer elle-même, connaissant par expérience la misère des jeunes filles de petite noblesse nées sans fortune ni appuis, sensible aux souffrances d'une France ruinée par les guerres, dès que sa situation le lui a permis, elle a fondé Saint-Cyr pour fournir à 350 jeunes filles pauvres et nobles une éducation leur permettant de se développer et de vivre une vie utile. L'étude d'actes notariés montre qu'à l'époque presque la moitié des femmes nobles ne savaient pas signer de leur nom.

Cela suffit à dire l'œuvre de pionnier de Mme de Maintenon. Tant le livre de F. Chandernagor que celui de Jacques Prévot**, paru presque en même temps, racontent le rôle personnel de la marquise non seulement dans la fondation et le développement de Saint-Cyr, mais dans sa vie quotidienne. Elle y allait plusieurs fois par semaine, dès six heures du matin pour aider à la toilette des petites pensionnaires, donner des leçons, réviser les comptes, jouer avec les enfants, conseiller et soutenir les éducatrices. C'était là sa vraie vie, le seul endroit où elle ait eu une chambre à elle, au propre comme au figuré, celui où elle retrouvait la force de supporter la cour.

Ses idées pédagogiques, dont témoignent de nombreux écrits, étaient parfaitement, mais étroitement adaptées à l'époque et au milieu. Saint-Cyr a rempli son but jusqu'à la Révolution. Ce modèle a encore inspiré l'éducation des filles dans la bourgeoisie française du XIXe siècle, bien qu'il fût dépassé, et il aura fallu longtemps pour s'en libérer. N'empêche que Mme de Maintenon a fait preuve de pionnier en voulant développer l'éducation des filles et en imaginant de toutes pièces les principes sur lesquels la fonder. En somme, une féministe avant la lettre.

Perle Bugnion-Secretan

* Françoise Chandernagor, « L'Allée du Roi », éd. Julliard

** Jacques Prévot, « La première institutrice de France, Mme de Maintenon », éd. Belin, coll. Fondateurs de l'éducation.

Illustration : document du Musée d'histoire de l'éducation, en couverture de l'ouvrage de Jacques Prévot.

Livres



Lu pour vous

La Maison du Temps

de Marie-Augusta Martin
Ed. Poésie Vivante, Genève

Marie Martin, dont l'activité au sein de l'École de Bibliothécaires de Genève est bien connue dans les milieux universitaires, vient de publier un recueil de poèmes illustrés par Benjamin Chaix.

Il est heureux de constater qu'on aime toujours la poésie, même dans nos pays romands si souvent dénués du sens musical des mots. Marie Martin écrit d'une langue souple et rêveuse, des poèmes que l'on verrait fort bien chantés sur une musique de Fauré ou de Roussel :

« Les jardins de l'automne ont l'antique grandeur de ces palais romains inondés de lumière... »

Musique et sensibilité, nous entrons avec joie dans le domaine du rêve et du souvenir.

B. vd W.

A paraître

Le Yémen que j'ai vu



de Laurence Deonna, Ed. 24 heures

Au début mars sort en librairie le dernier livre de Laurence Deonna, grand reporter et écrivain, ouvrage intitulé « Le Yémen que j'ai vu ».

A côté des livres de photos, des guides, des livres politiques ou ethnologiques qui existent sur le Yémen, Laurence Deonna a voulu quant à elle décrire dans cet ouvrage un grand reportage vivant, à la première personne, « volontairement subjectif », dit-elle, « pour renouer avec la tradition du reportage personnel, critique, viscéral, qui a été abandonné depuis la seconde guerre mondiale. »

Ses sources : des notes amassées au cours de quatre voyages au Yémen où elle s'est attachée à faire parler les gens, faire parler l'histoire à travers eux, aller à leur rencontre avec son regard à elle, sa sensibilité, son humour. Quatre-vingts photos accompagnent son récit.

Nous en reparlerons dans un prochain numéro. — (cc)

Nouvelles de l'Alliance

Les serviettes et les torchons

Les faits tout d'abord :

L'Alliance de Sociétés féminines a fait une enquête, en 1979, afin de savoir si les femmes suisses désirent acquérir une **formation de base en cas de catastrophe**, en se basant sur un aspect purement civil. La question d'une intégration dans l'armée ne se posant même pas.

Quarante-cinq pour cent des associations-membres ont répondu à un questionnaire, notant qu'une instruction de base de trois semaines serait utile, avec instruction de premiers secours, survie en conditions difficiles et éventuellement information en cas de guerre atomique sur les problèmes physiques et psychiques posés par les séjours dans des abris.

A la suite de nombreuses réponses positives, l'ASF s'est adressée à la Conférence suisse des directeurs cantonaux de l'instruction publique, en indiquant que cette formation serait basée sur l'instruction civique, mais que la Confédération elle-même ne serait pas impliquée, puisque les cantons eux-mêmes auraient le pouvoir de décision.

En veulent-elles ?

M. Georges Plomb, dans « La Suisse », du 9 février, intitulé un article « Si elles en veulent... » où l'ASF est directement accusée de réclamer un service féminin obligatoire.

Ce qui frappe dans un article fort peu clair, c'est que l'on appuie sur le côté **obligatoire** et **défense** mais que l'on glisse sur la notion **catastrophe**. Ce commentaire de M. Plomb suit une information partie du groupe d'études de l'Office central fédéral de la défense, et les deux notions — Office central de la défense et ASF — sont assimilées.

Le point important : catastrophe naturelle, avalanches, inondations, n'est pas évoqué. Lorsque, l'an dernier, un train de vacanciers anglais est arrivé en gare de Bâle, il contenait 600 malades qui se mouraient de salmonellose après avoir avalé du poulet avarié. L'Hôpital de Bâle n'avait pas assez de lits, pas assez d'infirmières et de médecins, voici un cas où il aurait été bien utile de s'adresser à une structure précise de femmes préparées à cet état d'urgence.

Ne mélangeons pas toutes les notions, pourquoi vouloir systématiquement un pacifisme antimilitariste de la gauche féminine, et un militarisme agressif de la droite ?

La simple notion de solidarité en face d'un danger naturel ou humain (et l'être humain est l'animal le plus agressif qui soit, nous ne le voyons que trop), solidarité des femmes de Suisse en face d'un danger commun est-elle donc insoutenable ?

B. von der Weid

Cinéma

Ferreri : scandaleux ou subversif ?

Marco Ferreri, cinéaste italien né en 1928, plus souvent détesté qu'aimé, esthète d'une certaine humanité qu'on préfère en général éviter. Et pourtant, c'est souvent à travers ses scandales que se déchiffre une société. Son dernier film, « Les contes de la folie ordinaire », qui passe en ce moment sur les écrans romands, n'est pas une retransmission fidèle du roman de l'Américain Charles Bukowski, c'est tout au plus un clin d'œil à son livre. C'est aussi, dans la recherche sensuelle d'un écrivain, une vague allusion à Henry Miller, cet autre écrivain maudit dont les œuvres furent interdites à l'affiche jusque dans les années 60. Je sais, Miller fut également maudit par les féministes, mais il n'en reste pas moins un monument de la littérature.

Ferreri, Bukowski, Miller... Et les femmes dans cette quête un peu particulière de la vie ? Pas grand chose, mais jamais moquées. Elles ne sont pas objets, mais partenaires sexuelles, elles ont le droit d'être jeunes, vieilles, maigres, grosses, elles aussi sont meurtries, mais jamais vraiment analysées. Elles restent des rencontres fugaces. Quant au principal personnage du film, le seul personnage, puisque tout le film est construit autour de lui, c'est avant tout l'histoire d'un alcoolique, non pas de sa déchéance, puisqu'il ne dessaoule pas d'un bout à l'autre du film, mais de cette vie accrochée à une bouteille jusqu'à la vomir en permanence et y retourner sans cesse, une bouteille dont finalement on préfère la compagnie plutôt que celle des autres, même celle de la superbe Ornella Muti avec qui il fait un petit bout de chemin, sans trop bien comprendre. Et cet ivrogne qui est aussi écrivain, finit par nous toucher quelque part. Alors, et le scandale, et la subversion ?

Il y a, certes, surabondance de scènes érotiques, elles finissent même par suggérer le rire aux spectateurs, mais est-ce réellement scandaleux ou subversif ou simplement symptomatique de l'explosion d'une société qui n'en finit pas de faire ses comptes avec la société victorienne dont elle est issue. Rien de scandaleux à tout cela, un peu lassant tout simplement.

M. S.